

Pour rendre les démonstrations moins arides: les Lettres sur l'astronomie (1823) d'Albert-Montémont

Jean-Noël Pascal

Devenues pratique courante depuis le milieu du XVII^e siècle, où les romans précieux les avaient mises à la mode, les lettres mêlées de vers avaient connu, au XVIII^e siècle, en Voltaire leur plus virtuose utilisateur, mais il semble que personne, avant Charles-Albert Demoustier (1760-1807), n'ait songé à en faire, dans le cadre d'un recueil organisé, le véhicule d'une vulgarisation galamment savante. Les *Lettres à Émilie sur la mythologie*, dont les six parties parurent entre 1786 et 1798¹, connurent un succès spectaculaire et les éditions, souvent agrémentées de gravures assez libres, s'en multiplièrent pendant presque tout le XIX^e siècle. Sur un ton léger – mais qui n'exclut ni les sous-entendus grivois ni les coups de dent satiriques –, elles développent, en une série de missives adressées par le poète à son élève Émilie², un cours systématique sur les divinités de la Fable, dans lequel les passages versifiés constituent d'agréables illustrations: le savoir, conforme à l'état des connaissances scolaires du temps³, se déroule avec une libre élégance et une légèreté

¹ Les quatre premières parties parurent entre 1786 et 1790 (Paris, Grangé *et alii*, in-8^o) et connurent rapidement plusieurs rééditions corrigées. Les deux dernières, dont le poète n'était pas satisfait, ne virent le jour qu'en l'an VI et en l'an VII (Paris, chez l'auteur, in-8^o).

² Probablement Marie-Guillemine Benoist (1768-1826), femme peintre qui fut l'élève de David. Voir Françoise Champarnaud, « M^{me} Benoist, l'Émilie de Demoustier », *Cahiers Roucher-André Chénier*, n^o 17-1998.

³ Le renouveau des connaissances, en matière de mythologie, n'atteint les milieux scolaires qu'au tout début du XIX^e siècle, avec la diffusion de la réfection du *Dictionnaire* de Chompré par Millin (*Dictionnaire portatif de la Fable, nouvelle édition revue, corrigée et considérablement augmentée*, par A.-J. Millin, Paris, Desray, 2 vol. in-8^o) et la confection par Noël d'un *Abrégé* (*Abrégé de la mythologie universelle ou Dictionnaire de la Fable*, Paris, Le Normant, 1805, in-12) de son énorme *Dictionnaire de la Fable* (1801) en deux volumes.

ironique dans un tissu épistolaire d'une galanterie jamais outrée. Une véritable réussite. Et même une manière de petit chef-d'œuvre.

Tout porte à croire que c'est le succès de l'ouvrage de Demoustier qui provoqua, très vite, un véritable déferlement d'ouvrages du même type, consacrés à la vulgarisation galante des secteurs les plus variés dans le champ du savoir. Impossible, sauf à lancer une recherche bibliographique collective et approfondie, de dresser une liste sûre des publications qui ressortissent à ce qui devint, entre 1800 et 1840, un véritable genre, aux frontières du mondain et du didactique. L'une des réussites éditoriales dans le domaine est due au fameux disciple de Bernardin de Saint-Pierre, Louis-Aimé Martin (1781-1847), dit Aimé-Martin, responsable sous l'Empire des *Lettres à Sophie sur la physique, la chimie et l'histoire naturelle*⁴, qui rivalisèrent presque, par leur large diffusion (et par la richesse, dans certaines éditions, de leur illustration documentaire), avec les *Lettres à Émilie*. Mais il y eut bien d'autres tentatives d'ouvrages « en lettres », avec des morceaux de poésie – originaux souvent, mais aussi empruntés à des versificateurs célèbres contemporains ou immédiatement antérieurs – destinés à créer des pauses illustratives dans le *continuum* didactique, qui oubliait parfois d'être galant. Je citerai par exemple les *Lettres à Thémire sur la grammaire française, en prose et en vers*⁵, confectionnées par un ancien fonctionnaire des finances, originaire de Nevers, nommé Jean-Baptiste Durand, qui entend faire conjuguer « sans cesse » à sa destinataire « un verbe qu'on voit venir », et qui se croit obligé de préciser en note qu'il s'agit du « verbe aimer » : le ridicule ne tuait assurément pas plus en ce temps qu'en le nôtre. Les *Lettres à Julie sur l'entomologie, suivies d'une description méthodique de la plus grande partie des insectes de France*⁶, d'un certain Étienne Mulsant (1797-1880), bibliothécaire lyonnais et professeur d'histoire naturelle⁷ au Lycée Ampère de la ville, qui se revendique comme un successeur du Jean-Jacques Rousseau des *Lettres sur la botanique*... et dédie ses efforts de naturaliste métromane à son épouse, tout en adressant les missives qui le composent à

⁴ *Lettres à Sophie* [...], Paris, Nicolle, 1810, 2 vol. in-8°.

⁵ *Lettres à Thémire* [...], Paris, Dureuil, 1829, in-12. L'ouvrage semble avoir eu les honneurs d'un compte rendu par Honoré de Balzac, dans *Le Feuilleton des journaux politiques*. Je n'ai pas pu le vérifier.

⁶ *Lettres à Julie* [...], Lyon, Babeuf, et Paris, Treuttel et Wurtz, Levavasseur, 1830, 2 vol., in-8°. Les gravures et tableaux sont spectaculaires.

⁷ On lui doit, parmi une liste assez nombreuse, un autre ouvrage dont le titre attire pour le moins l'intérêt : *Histoire naturelle des punaises de France*, Paris, Savy, 1865. Son père fut député du département de Rhône-et-Loire à la Convention.

une « cousine jolie » d'icelle, finissent par noyer leur solide contenu scientifique sous un développement narratif en forme de promenades de nature plus digressive qu'encadrante. C'est une autre Julie – une jeune femme idéale, mais dont l'auteur laisse entendre qu'elle eut un modèle réel – qui est la dédicataire des *Lettres à Julie sur la guerre de Troie*⁸, d'Auguste Baron (1794-1862), très sérieux professeur de l'Athénée de Bruxelles : disciple de Demoustier, il n'en a assurément pas la légèreté ni la grâce, mais c'est un bon pédagogue, assurément, dès son jeune âge et un versificateur techniquement très sûr⁹. Bien plus lourd est Constant Taillard, poète et professeur, bonapartiste invétéré¹⁰, responsable des *Lettres à Laure sur l'histoire et la morale*¹¹, présentées comme « un bon ouvrage sur l'éducation » : il lui arrive souvent de s'abriter derrière les vers des autres. Quant à l'énigmatique L. B. D. M., qui fut peut-être le premier à emboîter le pas à Demoustier – ou même, à l'en croire, son prédécesseur : il déclare avoir écrit en 1791 –, s'il s'adresse « à une jeune femme aussi intéressante par les agréments de l'esprit que par ceux de la figure », capable de faire de « jolis vers », il finit par abandonner, en cours de route, le mélange des vers et de la prose, dans ses *Lettres à M^{me} de C** sur la botanique et sur quelques sujets de physique et d'histoire naturelle, suivies d'une méthode élémentaire de botanique*¹² : il n'y était pourtant pas malhabile, malgré un style un peu empesé.

En voilà assez pour donner une idée de l'étendue du phénomène, entre 1792 et 1830 au moins. C'est dans ce contexte éditorial et didactique que vient s'inscrire l'ouvrage d'Albert-Montémont, des *Lettres sur l'astronomie*, que ce fil rouge voudrait rapidement engager les lecteurs à découvrir. Un mot d'abord sur l'auteur : Albert-Étienne Montémont (1788-1861), originaire des montagnes vosgiennes, fit de bonnes études au collège de Remiremont avant d'entrer, encore adolescent, dans l'administration des Droits réunis : en poste d'abord à Épinal, il fut muté ensuite à Valence et à Gap, avant d'être révoqué par la Restauration, en 1815, pour ses idées publiquement bonapartistes. Commença alors pour lui une période d'exil et de

⁸ *Lettres à Julie* [...], Paris, Malo, Lecoq et Durey, 1822, in-12.

⁹ Par parenthèse, je signale qu'on lui doit une fascinante édition des *Messéniennes* de Casimir Delavigne (Paris, Dufay et Vézard, 1831, in-8°), dont l'*Introduction* est une mine précieuse pour les spécialistes de la poésie lyrique.

¹⁰ Il est notamment l'auteur de la passionnante *Revue des brochures publiées sur Napoléon* (Paris, Painparé et Marchands de Nouveautés, 1821), qui recense tout ce qui fut publié une fois connue la mort de l'Empereur.

¹¹ *Lettres à Laure* [...], Paris, Genets jeune, 1830, in-12.

¹² *Lettres à M^{me} de C*** [...], Paris, Levrault frères, an X-1802, 2 vol., in-12.

voyages¹³, pendant laquelle il fut notamment précepteur dans une famille anglaise, qu'il mit à profit pour apprendre la langue de Shakespeare (ou plutôt de Walter Scott, dont il devait devenir le traducteur au long cours) et pour s'adonner à la littérature, qui visiblement était sa passion prédominante. Poète lyrique incontestablement talentueux – mais à la manière des versificateurs des Lumières, plutôt qu'à celle de ses contemporains de l'aurore romantique –, à l'aise par ailleurs dans la traduction versifiée¹⁴ et dans l'épître où il eût pu sans doute devenir le rival d'un Viennet, franc-maçon comme lui, il se révéla assez vite comme un homme de réseaux et d'amitiés, jouant un rôle important à la Société philotechnique comme au Caveau, dont on sait qu'il fut l'artisan de la renaissance en 1837, avant d'en devenir le président en 1846. Car la monarchie de Juillet lui avait rendu une place dans l'administration des finances – il était spécialisé dans les statistiques –, à Paris, et il s'était fait de nombreuses relations, dans le camp libéral, pendant sa période d'éclipse¹⁵. Entretenant animateur de diverses publications collectives de belle ampleur, dont une *Histoire universelle des voyages* en cinquante et un volumes, métromane toujours impénitent, Albert-Montémont devint à cette époque un homme de lettres très en vue, connu jusque par la chronique judiciaire: il eut en effet un procès retentissant avec un éditeur qui l'accusait d'avoir plagié une autre traduction pour l'un des volumes de son *Walter Scott...* qui en compte près de trente¹⁶! Il devint aussi, dans ses Vosges natales, une célébrité régionaliste¹⁷, une sorte de successeur de Jean-François Pellet (1781-1830), le Barde vosgien¹⁸, pour

¹³ Le *Voyage aux Alpes et en Italie, ou Lettres en prose et en vers* (Paris, Lelong, 1821, 2 vol. in-12) et le *Voyage dans les cinq parties du monde* (Paris, Selligie, 1828, 6 vol. in-12) seront suivis de plusieurs autres et inclus dans la Bibliothèque universelle des voyages (Paris, Armand Aubrée, 1833-1836, 46 volumes in-8°) ou l'*Histoire universelle des voyages* (parue à partir de 1845 à Paris, chez Renault).

¹⁴ On lui doit une belle version d'Horace (*Les Odes d'Horace traduites en vers français*, Paris, Ébrard, 1839, in-18).

¹⁵ Parmi ses amis fameux, Dumont d'Urville (dont il chanta la mort accidentelle, dans une célèbre catastrophe ferroviaire, en 1842: *Ode sur l'amiral Dumont d'Urville*, Paris, imprimerie de Bruneau, in-8°, 4 p.), qui donna le nom de Montémont à des îles qu'il avait découvertes au cours de son troisième voyage autour du monde...

¹⁶ Commencée avec *Ivanhoé* en 1829, l'entreprise des *Œuvres de Walter Scott*, « traduction nouvelle avec des notes explicatives », sans les suppléments, comporte vingt-sept tomes (Paris, Armand Aubrée, 1830-1832, in-8°).

¹⁷ Il milita même pour qu'on rendit à la Place des Vosges son nom, qu'elle avait perdu à la Restauration!

¹⁸ Voir *Le Barde des Vosges, recueil de poésies*, Paris, Brissot-Thivars, 1828, seconde édition, Paris, Costes, 1829 (entre les deux, l'ouvrage a doublé de volume pour atteindre les

avoir écrit et chanté publiquement, à Paris, en 1842, l'hymne de *La Vosgienne*¹⁹. Il dirigea ou rédigea encore bien d'autres ouvrages, dont une *Grammaire générale*²⁰, parue en 1845, sans jamais cesser d'égrener, année après année, ses recueils de chansons ou ses brochures poétiques, la métromanie²¹ ne l'ayant guère abandonné qu'à l'article de la mort.

Un auteur fascinant (et complexe), donc, dont les *Lettres sur l'astronomie* ne le sont pas moins. L'ouvrage, en somme, l'aura accompagné pendant toute son existence : une première édition, en quatre volumes in-12, avec titres gravés – tous différents –, gravures en frontispices et quelques planches scientifiques dûment commentées, paraît à Paris, chez Lelong, en 1823. Elle est suivie dès 1826²², dans le même format, d'une nouvelle édition, à Paris, chez Peytieux, avec titres gravés – même dessin pour tous les volumes – et planches, sans gravures en frontispice. En 1838 – mais la date ne figure pas sur la page de titre –, la troisième édition ne compte plus que deux volumes, mais au grand format in-8°, chez Armand Aubrée dont la vignette de titre, au milieu d'instruments astronomiques, affiche fièrement le monogramme (un double A). Enfin, toujours in-8°, paraissent en 1859, chez Ledoyen, les deux volumes de la quatrième édition. Le titre, à l'origine *Lettres sur l'astronomie en prose et en vers*,



Monogramme de l'éditeur Armand AUBRÉE.

372 pages). Albert-Montémont chanta la mort de son compatriote dans une Ode (Paris, Rignoux, 1830, in-8°, 4 p.).

¹⁹ *Banquet vosgien du 28 décembre 1842*, Paris, imprimerie de Brunau, in-8°, 8 p. Dès 1827, Albert-Montémont avait donné une chanson régionaliste intitulée *La Lorraine, pépinière des talents* (brochure de 4 p., s.n., s. l.)...

²⁰ *Grammaire générale ou Philosophie des langues*, Paris, Moquet, 1845, 2 vol. in-8°.

²¹ Dès 1824, à la fin de sa traduction versifiée du poème de Thomas Campbell *Les Plaisirs de l'espérance* (Paris, Baudry et Delaunay), Albert-Montémont annonçait une liste imposante d'ouvrages poétiques « à paraître » : la traduction des *Odes d'Horace*, celle des *Odes choisies de Pindare*, ses propres *Odes et poésies diverses*, *La Tresse de cheveux donnée*, une *Encyclopédie poétique anglaise*, des *Odes choisies d'auteurs allemands, anglais, italiens et autres*... ainsi que la publication de sa *Grammaire générale*.

²² Je signale qu'entre les éditions 1 et 2 de l'ouvrage de Montémont sont parues les *Lettres à Palmyre sur l'astronomie*, de François-Charles Liskenne (Paris, Blanchon, 1824, in-12) : la part des vers y est beaucoup plus réduite.

demeure le même pour la deuxième édition, mais la troisième, « revue, corrigée et augmentée », n'est plus désignée que par la formule *Lettres sur l'astronomie*, tandis que la dernière, « entièrement revue, corrigée et mise au niveau de la science », gagne un titre alternatif très développé, qu'on pourra trouver un peu paradoxal : *Lettres sur l'astronomie ou Traité élémentaire et complet d'astronomie à la portée des gens du monde*. L'auteur, quant à lui, est constamment nommé de son nom de plume, qui relie par un tiret son premier prénom et son patronyme. Il est toujours présenté comme « membre de plusieurs sociétés savantes ». Les changements, cependant, d'une édition à l'autre, surtout entre la deuxième et la troisième, sont très significatifs : outre la rédaction, de plus en plus « scientifique » et de moins en moins « mondaine », et les mises à jour rendues nécessaires par les progrès de l'astronomie, la part des interventions en vers a tendance à se réduire. L'auteur s'en explique dans l'*Avertissement* de sa troisième édition :

Nous avons cru devoir supprimer beaucoup de vers des éditions précédentes, qui y avaient été placés dans le but de reposer l'intelligence, mais que les adeptes ont jugés inutiles, et même considéré comme faisant disparate au milieu de l'exposé des phénomènes célestes, trop élevés et trop majestueux pour avoir besoin d'ornements. Les seules pièces auxquelles on ait fait grâce sont quelques odes détachées qui résument, sous une forme plus vive et plus animée peut-être que celle de la prose, certaines démonstrations moins arides, et que la poésie devait revendiquer²³.

Le livre a, en effet, été conçu pour concilier un ton de bonne compagnie, dans la lignée de Demoustier, et une information scientifique exhaustive et savantissime : le savoir et le plaisir. Sont cités, dans l'*Avant-propos* des éditions de 1823 et 1826, les noms des références mises à contribution : Bailly, Lalande, Laplace, Delambre, Biot, Francœur, Mollet, Euler, Voiron, Lambert, Haüy, Beudant, Thilorier, Newton, Pemberton, Boskovich²⁴, Herschel... « et une foules d'autres écrits d'astronomes anciens et modernes²⁵ ». La *Préface* hypertrophiée, qui vient ensuite, placée sous une épigraphe empruntée aux *Olympiques* de Pindare, après un détour par la physico-théologie qui permet de citer Milton (en langue originale – Albert-

²³ *Lettres sur l'astronomie*, éd. 3, tome I, p. 9-10. Toutes les odes des premières éditions ont été conservées.

²⁴ Le jésuite Roger-Joseph Boskovich (1711-1787) fut un grand astronome, auteur notamment d'un poème latin sur *Les Éclipses du soleil et de la lune* (1760), dont Albert-Montémont cite d'assez longs fragments.

²⁵ *Lettres sur l'astronomie*, éd. 2, tome I, p. II-III.

Montémont est angliciste, souvenons-nous en – et dans la traduction de l'abbé Delille) ou Thomas Moore, parcourt rapidement avec enthousiasme l'histoire de l'astronomie à travers le monde entier²⁶, puis se livre aux joies de la bibliographie commentée, avant de préciser le plan des *Lettres sur l'astronomie* elles-mêmes, divisées en quatre livres: le premier (lettres I à IV) « traite des phénomènes généraux et des mouvements apparents »; le deuxième du système planétaire (lettres V à IX); le troisième de la constitution et des lois générales de l'univers céleste (lettres X à XIV); le dernier de la physique terrestre (lettres XV à XVII). Elle se termine par la citation de quelques vers de Voltaire sur le plaisir et le travail, avant de faire place à un lexique des « principaux termes d'astronomie ».

Le nombre des lettres (accompagnées de notes parfois très longues, qui peuvent se lire de manière autonome) et la structure générale de l'ouvrage ne changeront pas dans l'édition de 1838, mais l'ultime avatar du travail de Montémont, en 1859, ne comportera plus que dix lettres et trois parties, dans une organisation sensiblement différente. Je n'entrerai pas dans trop de détails, pour éviter d'être ennuyeux et pour ne point exhiber les limites de mes connaissances astronomiques, qui remontent en gros à ma classe de sixième d'il y a plus de cinquante ans, mais je me contenterai d'une rapide promenade dans le domaine de la poésie, où je suis peut-être un peu plus à l'aise, en me restreignant pour l'essentiel, malgré moi, au premier volume de l'ouvrage d'origine et, pour la suite, à l'analyse rapide des morceaux lyriques qu'il contient. Ouvrons donc le livre à la première lettre. Comme naturellement, elle établit un lien avec la précédente publication de l'auteur, son *Voyage aux Alpes* (1821), qui mêlait déjà les vers et la prose dans un cadre épistolaire, et c'est en vers qu'elle le fait, rappelant les paysages sublimes « Des Alpes qui pressent les cieux » et se tournant désormais vers « les célestes merveilles »:

Ma lyre à les chanter va consacrer ses veilles :
Le spectacle imposant de ces globes divers,
Égarés dans le vide et peuplant l'univers,
Flatte, entraîne, agrandit les pensers du poète :
Son âme à leur aspect peut-elle être muette²⁷ ?

Puis les vers reviennent peu de pages après, avec une citation des *Métamorphoses* d'Ovide, qu'Albert-Montémont traduit lui-même, et une citation de la *Jérusalem* du Tasse, pour laquelle il a recours à la version de

²⁶ Cet exposé sera complété dans la troisième lettre de la première partie de l'ouvrage, intitulée « Coup d'œil historique ».

²⁷ *Lettres sur l'astronomie*, éd. 2, tome I, p. 2.

Baour-Lormian. Plus loin, c'est le poète Thomas qui est mis à contribution, à propos du rôle de l'astronomie dans les grandes découvertes et la navigation. Mais il y a aussi des citations en prose : Voltaire, Shakespeare (extrait du *Roi Lear* en anglais et en français, de la traduction de l'auteur). Se tisse donc un texte curieux et composite, mais pourtant homogène, dans lequel s'entrelacent des voix poétiques extérieures, la propre voix du rédacteur, d'autres voix d'autorités savantes ou littéraires, avant cette conclusion :

L'objet de cette première lettre étant de rappeler les avantages et les bienfaits de l'astronomie, je terminerai par l'ode suivante à Uranie, celle des neuf Muses qui, d'après la mythologie des anciens, avait la direction des astres²⁸.

Et suit l'*Ode à Uranie*, en quatorze sizains d'alexandrins avec catalecte hexasyllabique au cinquième vers. Je n'en reproduis que deux strophes (le poète s'adresse à la Muse, « reine de la lumière »). La deuxième :

De la voûte éthérée admirable structure,
 Tes feux de leurs trésors inondent la nature ;
 Par toi tout se ranime et vit dans l'univers.
 À ta voix le soleil, vainqueur des noirs orages,
 Répare les outrages
 Qu'imprimait à nos champs le souffle des hivers²⁹.

La douzième :

Oh! de l'astronomie imposante merveille!
 Aux jours du grand Colomb, oui, c'est l'aimant qui veille ;
 Colomb s'élance, atteint mille climats nouveaux.
 Une aiguille savante et les astres de l'Ourse
 Ont dirigé sa course,
 Et d'un monde naissant payé ses longs travaux³⁰.

Ce n'est pas si mal que cela : certes, on entend un peu trop le souvenir de Lucrèce dans le premier fragment ; certes, le versificateur se contorsionne un peu pour évoquer les instruments modernes de navigation. Mais aussi bien il ne fait jamais que ce que faisaient ses modèles de la génération précédente, les Thomas, les La Harpe ou les Le Brun-Pindare³¹.

Dans les lettres suivantes, comme du reste au fil des quatre volumes des éditions de 1823 ou 1826, on retrouve le même procédé de « tissage » textuel.

²⁸ *Ibid.*, tome I, p. 21.

²⁹ *Ibid.*, tome I, p. 22.

³⁰ *Ibid.*, tome I, p. 24.

³¹ L'*Ode à Uranie* est reproduite dans l'*Almanach des Muses* pour 1824, p. 185 et suivantes.

Dès la lettre II apparaissent d'autres poètes alors fameux, d'usage scolaire déjà comme Jean-Baptiste Rousseau et Louis Racine, ou plus contemporains comme Boisjolin. Les morceaux d'origine étrangère sont en général donnés dans la langue d'origine, avec une traduction « prestigieuse » si elle existe, ou une version signée d'Albert-Montémont lui-même, dans le cas contraire. La lettre III fait entrer en scène Fontanes, auteur – faut-il le rappeler ? – d'un poème sur *L'Astronomie*³², mais fait aussi la part belle aux vers du rédacteur lui-même. En voici quelques-uns, qui cherchent à traduire « quel dut être le langage de nos premiers parents » à la vue du spectacle céleste :

À l'aspect de tant de splendeur,
 Admirant de son divin maître
 Et la puissance et la grandeur,
 À peine il [l'homme] ose se connaître.
 Il s'écrie au fond de son cœur :
 Source ineffable de mon être,
 Auteur de ce vaste univers,
 Ô Dieu ! quelle magnificence !
 Et combien ma reconnaissance
 Jouit de ces bienfaits divers !
 Placé sur la céleste voûte,
 De ces mondes ta main détermine la route.
 Ministres de sa volonté,
 Parlez, noble troupe des anges ;
 De ce roi de l'éternité
 Chantez avec moi les louanges.
 Et toi, de l'univers l'œil et l'âme à la fois,
 Soleil qui dans ta course imposante, éternelle,
 De Dieu même as subi les lois ;
 Lune, qui suis du jour la marche solennelle ;
 Et vous tous, astres différents,
 Immobiles au sein de vos orbites rapides,
 Ou qui, toujours flambeaux errants,
 Dans le vide égarez vos rayons plus timides,
 Chantez ce Dieu dont la bonté
 Du sein des ténèbres livides
 Appela dans les cieus cette immense clarté³³.

On doit bien reconnaître ici, en sus d'une ferveur incontestable, une vraie souplesse poétique, certes puissamment aidée par la mémoire (Milton,

³² *Essai sur l'astronomie*. Voir au tome I. des *Ceuvres de M. de Fontanes*, Paris, Hachette, 1839, p. 14-25.

³³ *Lettres sur l'astronomie*, éd. 2, tome I, p. 88.

Rousseau le lyrique), mais entée sur une parfaite maîtrise de ce qu'on appelait encore, alors, le vers libre. À la quatrième lettre, Albert-Montémont donne la parole à Chênedollé, à Malfilâtre, à Théodore Désorgues, à Casimir Delavigne, cite souvent Voltaire – que visiblement il connaît par cœur –, reproduit pour Ovide la traduction de Saint-Ange : la vulgarisation savante se double d'une anthologie poétique de haute qualité (à laquelle on pourra ajouter d'autres noms, ceux de Saint-Lambert, de Roucher, de Le Mierre, de La Harpe, d'Esménard, de Campenon, de Parseval-Grandmaison, de Ricard – auteur d'un poème sur *La Sphère* (1796) qui traite essentiellement d'astronomie – et de Michaud, par exemple, cités plus loin dans l'ouvrage, ou ceux de Thomson et d'Ossian, dans le domaine poétique étranger, sans compter en « prose poétique » ceux de Bernis et de Jean-Jacques Rousseau) dans laquelle les vers du rédacteur lui-même ne semblent pas faire tache.

Il faut passer au tome II pour retrouver une ode « en forme » signée par l'auteur des *Lettres sur l'astronomie*. C'est à la fin de la lettre V, en effet, qu'on trouve la belle *Ode au soleil*. Albert-Montémont se défend d'y avoir servilement imité *Le soleil fixe au milieu des planètes*, ode fameuse de Malfilâtre (1759) avec lequel il ne se rencontre guère que pour deux strophes. Voici d'abord l'attaque de cette pièce de format malherbien (dix dizains d'octosyllabes) :

Arbitre du jour et du monde,
Foyer de cent globes divers,
Ô toi dont la clarté féconde
Anime ces vastes univers ;
Soleil ! que j'aime ta puissance !
Combien de ta magnificence
L'éclat émerveille mes yeux !
La nuit commandait à l'espace :
Tu viens ; elle s'écoule et passe,
Et ta gloire inonde les cieux³⁴.

La suite du texte ne le cède en rien à ce début vraiment lyrique, dans sa solennité majestueuse. Voici les strophes IV et V :

Né de tes feux, le crépuscule
Longtemps combat l'obscurité ;
Longtemps encor l'ombre recule
Devant sa mourante clarté.

³⁴ *Lettres sur l'astronomie*, éd. 1, tome II, p. 35.

Peut-être aux rives glaciales,
 Par toi, les lueurs boréales³⁵
 Des nuits percent le voile épais ;
 Quand sur nous grondent les orages,
 Tu luis, et bornant leurs outrages,
 Iris³⁶ vient annoncer la paix.
 Et que sont pourtant ces merveilles
 Auprès des mondes éclatants
 Que toi seul retiens et surveilles,
 Dans l'immense abîme flottants ?
 Sans cesse tournant sur toi-même,
 Ta force éternelle et suprême
 Autour de toi les fait marcher,
 Et retient leur vol téméraire,
 Dont la force, à ton joug contraire,
 À ton joug veut les arracher³⁷.

Et voici la strophe ultime, qui n'oublie pas de conclure sur un moralisme de bon aloi :

Maintenant jouis de ta gloire ;
 Au monde assure tes splendeurs ;
 Du vrai, par une autre victoire,
 Allume en nos seins les ardeurs.
 Astre à l'éternelle jeunesse,
 Fais qu'entre les humains renaisse
 Le calme de la liberté ;
 Du captif ranime la vie ;
 Et des méchants et de l'envie
 N'éclaire point l'iniquité³⁸.

En conclusion de la lettre VI, ce n'est pas une ode, mais une « récapitulation en vers » (alexandrins) qu'introduit Albert-Montémont : il s'agit d'un brillant catalogue versifié des planètes, qui sert de transition et de pause entre deux missives consacrées à ces corps célestes. On retrouve une pièce lyrique solennelle à la fin du tome II (et de la lettre VIII) des éditions de 1823 et 1826. Il s'agit d'un *Ode à la lune*, de forme malherbienne à nouveau, qui ne compte que neuf strophes. Je n'en reproduis que deux strophes, qui s'interrogent sur l'existence d'éventuels habitants à la surface de l'astre nocturne :

³⁵ *Les aurores boréales* (note de l'auteur).

³⁶ L'arc-en-ciel.

³⁷ *Lettres sur l'astronomie*, éd. 1, tome II, p. 36.

³⁸ *Ibid.*, tome II, p. 38.

Compagne aimable de la terre
 Dans son voyage solennel,
 Ô Phébé, dont nulle atmosphère
 Ne voile le cours éternel ;
 Si tes montagnes, tes vallées,
 D'habitants se montrent peuplées,
 Dis: sont-ils semblables à nous ?
 Comment, sur tes sommets arides,
 Peuvent-ils, sans air, sans fluides,
 De la mort éviter les coups.
 Soupçonnent-ils notre existence ?
 Ont-ils des sens moins imparfaits ?
 Connaissent-ils l'indépendance,
 Et les vertus, et les forfaits ?
 Ont-ils enfin sur ta surface
 Une autre gloire qui s'efface ?
 Comme nous, atomes souffrants,
 Ont-ils des Newtons, des Voltaires,
 Et cherchent-ils d'autres terres
 Pour échapper à des tyrans³⁹ ?

On sera sensible, ici, à l'habileté du poète, qui arrive sans être ridicule à traiter d'une question scientifique et qui, conformément à la tradition lyrique qui aime à entrelacer les thématiques les plus diverses d'un moralisme du lieu commun, rappelle la misérable condition des hommes et à la fois leur grandeur, nommant ses propres idoles et, peut-être, laissant échapper *in fine* une confiance discrète sur sa situation personnelle d'exilé, après la chute de l'Empereur.

Au tome III, à la fin de la lettre IX (qui conclut la deuxième partie de l'ouvrage), est placée une *Ode aux comètes*⁴⁰. Il s'agit d'une série de dix-huit quintils de trois alexandrins suivis d'un hexasyllabe et fermés par un octosyllabe. Voici le début :

Comètes aux crins d'or, dont la marche effrénée
 Sillonne en tous les sens les abîmes des cieux,
 Fièrè et libre, mon âme est vers vous entraînée,
 Et poursuit, étonnée,
 Tous vos écarts audacieux⁴¹.

³⁹ *Ibid.*, tome II, p. 276.

⁴⁰ Cette pièce est beaucoup admirée par le rédacteur du compte rendu de la deuxième édition des *Lettres sur l'astronomie* – qui nous apprend qu'elle a été revue par Bouvard, le directeur de l'Observatoire royal – dans les *Annales de la littérature et des arts*, 1826, n° 290, tome XXIII.

⁴¹ *Lettres sur l'astronomie*, éd. 1, tome III, p. 39.

Le texte, dans la suite, développe assez longuement la description des comètes et les croyances antiques à leur propos, avant d'en venir à l'approche moderne de ces phénomènes célestes... mais sans jamais quitter le ton exalté de l'admiration. À cet égard, la juxtaposition des quatorzième et quinzième strophes est tout à fait significative, l'hommage aux grands astronomes précédant un élan lyrique en forme d'apostrophe aux comètes :

C'est vous qui les premiers perçâtes ces mystères,
 Newton, Clairaut, frappés de si vastes détours :
 De ces corps passagers les élans tributaires
 À vos yeux solitaires
 Ont vu mesurer leurs retours.
 Ah ! ce que j'aime en vous, comètes vagabondes,
 C'est votre indépendance et votre majesté :
 Fièremment du soleil en visitant les mondes,
 À leurs masses fécondes
 Portez aussi la liberté⁴².

Le vœu final nous rappelle peut-être les sympathies politiques libérales – et l'affiliation maçonnique – d'un poète très visiblement, dans son mode d'expression, marqué par l'héritage de ses prédécesseurs des Lumières, plus que par les inflexions que connaît, en son temps, la poésie.

C'est dans la lettre XIII, au tome IV, qu'on trouve la dernière grande pièce lyrique destinée à agrémenter les *Lettres sur l'astronomie*. Ce volume, le dernier de la série, est placé sous le patronage de Newton, que la vignette



NEWTON sous son pommier.

de titre représente au moment, devenu légendaire, de la chute de la pomme qui provoqua, paraît-il, la découverte majeure du savant et philosophe britannique. On n'est pas surpris, alors, d'y trouver, dans une *Ode sur la pesanteur universelle* (quinze sizains d'alexandrins avec catalecte hexasyllabique au cinquième vers : le même schéma que l'*Ode à Uranie* du premier tome), un vibrant

⁴² *Ibid.*, tome III, p. 41.

éloge du découvreur de l'attraction universelle⁴³, en prélude à une conclusion morale et politique empliée des idéaux philosophiques – et maçonniques – d'Albert-Montémont. Je cite intégralement les six belles strophes qui terminent cette pièce réussie :

Des mondes centre unique, où finit la distance,
 Source de la nature, âme de l'existence,
 Aux humains tu n'as pu dérober tes secrets :
 Newton, le grand Newton, que la sagesse inspire,
 Mesura ton empire,
 Et vint nous révéler tes mystères secrets.
 Le premier il connut, il apprit à la terre
 Quel penchant, quelles lois attirent chaque sphère,
 Et courbent leur sentier vers le centre incliné ;
 En quelles régions s'égarèrent les comètes,
 Du jour pâles sujettes,
 Dont il réprime enfin les bons désordonnés.
 Poursuivant dans les cieux ces sphères vagabondes,
 De leur pompeux amas Newton forme des mondes,
 Dont la force attractive arrondit les contours ;
 Lui, qui put asservir la lumière à ses prismes,
 De ces grands astérismes⁴⁴
 Autour d'un même centre il marque les retours.
 Oh ! de l'immensité magnifique harmonie !
 De la haute sagesse étendue infinie !
 Attraction sublime et qu'entrevoit Platon !
 Répands sur nous les dons de ta divine essence ;
 Foyer de la puissance,
 Sois plus propice au monde où s'éleva Newton.
 Puisque dans la Nature, esclave de toi-même,
 Par ton affinité, commandant que tout s'aime,
 Tant de corps divisés se rapprochent par choix ;
 Ne peux-tu pas aussi, favorable déesse,
 Sur la terre, sans cesse,

⁴³ On rappellera que Newton est plusieurs fois cité dans *Le Génie de l'homme* (1807), l'un des plus beaux poèmes didactiques et descriptifs de la langue française. Chênedollé, du reste, dans la superbe ode sur *Le Génie de Buffon*, qu'il insère en 1820 dans ses *Études poétiques*, rend à nouveau un hommage appuyé au savant et philosophe britannique (*Études poétiques*, Paris, Nicolle, 1820, p. 106 et suivantes). J'ai hésité à prendre ce poète injustement méconnu comme sujet de ce fil rouge, mais il m'a semblé mériter mieux qu'un feuilletton.

⁴⁴ Les étoiles les plus brillantes dessinent dans le ciel des figures remarquables, nommées *astérismes*, d'après lesquelles les astronomes antiques ont nommé les constellations.

D'une autre sympathie appesantir les droits ?
 Éloigne de nos bords les discordes cruelles ;
 En rapprochant des cœurs les liens mutuelles [*sic*],
 Que leur félicité soit l'œuvre de tes mains ;
 Range aux lois de Thémis les trônes despotiques ;
 Et, comme aux jours antiques,
 D'une chaîne d'amour unis tous les humains⁴⁵.

On touche ici, je crois, aux limites de la poésie scientifique : les rudesses qu'impose la description des phénomènes, réelles, sont brillamment rache-tées par l'idéalisme fervent, l'admiration exaltée et l'optimisme confiant d'un poète qui croit que l'harmonie céleste peut être l'annonce ou l'image d'une concorde universelle entre les hommes.

Concluons en peu de mots. Si les *Lettres sur l'astronomie* d'Albert-Montémont s'inscrivent incontestablement, en 1823, dans le genre de vulgarisation mondaine mis à la mode par Demoustier à la fin du siècle précédent, si elles atteignent efficacement – par la sûreté de leur information et la clarté de leur rédaction, appuyée sur tous les tableaux et schémas nécessaires – leur objectif didactique, elles ont encore, à mes yeux d'historien de la poésie lyrique, l'avantage majeur de révéler un poète. Dans la foule des ouvrages du même type, souvent laborieux et pesants, Albert-Montémont, tant par la riche anthologie qu'il déploie que par les vers de sa façon – et singulièrement les odes – dont il agrémenté son texte, révèle une personnalité intellectuelle et poétique vraiment attachante, même si à bien des égards – comme souvent dans le camp des libéraux de ces temps-là – il s'agit plutôt de celle d'un homme des Lumières attardé que de celle d'un éclairé des aurores romantiques.

⁴⁵ *Lettres sur l'astronomie*, éd. 1, tome IV, p. 84-85.